

## Infirmier sur le front russe

**Paul Dibling<sup>1</sup>**

Paul Dibling est né le 10 octobre 1923 à Strasbourg. Après avoir connu l'exode en septembre 1939, avec sa mère et ses frères, à Nailhac (Dordogne), c'est le retour en Alsace en 1940. Les réfugiés veulent retrouver leurs foyers et leurs biens pour essayer de se construire un avenir; «ceci d'autant plus que les autorités françaises incitent les réfugiés à se faire rapatrier». A l'arrivée en gare de Strasbourg, c'est la découverte de la mainmise nazie.

Les «bienfaits» du régime national-socialiste ne se font pas attendre. Un voisin, promu *Zellenleiter*, «demande» avec insistance à son père de devenir *Blockleiter*. Après bien des hésitations, il finit par accepter, tant par crainte de représailles que de voir ce poste occupé par un fanatique. L'existence des camps est connue, en particulier celui de Schirmeck dont on sait qu'il faut «éviter dans la mesure du possible d'y atterrir un jour». Dans les provinces annexées, la popu-

lation est totalement soumise aux devoirs de chaque individu envers la communauté allemande et surtout envers le parti. Si au tout début de l'Annexion, le fait d'exprimer des sentiments francophiles se solda par une expulsion vers la France, ce renvoi est rapidement remplacé par la déportation dans un camp.

A l'automne 1940, c'est la rentrée scolaire à l'*Illmittelschule* avec ce qui va devenir un classique pour les élèves: «La cérémonie d'amenée des couleurs, naturellement à l'emblème à croix gammée». Auquel s'ajoute la confrontation au problème de la *Hitlerjugend*: il faut y appartenir pour pouvoir, par exemple, s'inscrire à l'École normale d'instituteurs (*Lehrerbildungsanstalt*). Grâce à une astuce, Paul Dibling parvient à obtenir une attestation d'appartenance à la HJ et peut suivre les cours de l'École normale installée sur l'île de Reichenau, sur le lac de Constance (rentrée 1941/1942). C'est au cours de cette année

<sup>1</sup> Ce texte est un résumé, établi en accord avec Paul Dibling, de son ouvrage *39/45 ou les tribulations d'un Alsacien* publié à compte d'auteur en 2001.



scolaire qu'est décrétée l'incorporation des jeunes Alsaciens et Mosellans dans l'armée allemande. Comment y échapper sans prendre d'énormes risques, pour soi-même et pour sa famille? D'autant que «des bruits courent, faisant état du fait que le Général de Gaulle aurait, par l'intermédiaire des émissions en français de la BBC, incité les Alsaciens et Mosellans à ne pas prendre trop de risques, vu la situation, le problème de l'incorporation de force étant très bien compris outre-Manche, de sorte que les jeunes qui se soumettraient aux mesures coercitives des autorités allemandes ne seraient en aucune façon inquiétés après la guerre».

### De la *Lehrerbildungsanstalt* au RAD

Le 10 octobre 1942, Paul Dibling est appelé au RAD à Freiwalde, à une cinquantaine de kilomètres de Berlin. Avec d'autres Alsaciens, il est accueilli par le *Vormann Riedel* qui se fait fort d'en faire de bons *Arbeitsmänner*, «qui feront toujours honneur au *Führer* et à la patrie», en leur inculquant «le fameux esprit militaire prussien». Au cours de cette formation paramilitaire, ils ont également droit à des films vantant les hauts faits des

troupes d'élite de la *Waffen SS*. Un officier les interroge ensuite, l'un après l'autre, pour savoir d'où ils venaient et s'ils désiraient rejoindre les *Waffen SS*. Après le neuvième ou dixième refus de la part d'un Alsacien, arrive le tour de Paul Dibling: «En y pensant encore actuellement, les cheveux se dressent sur ma tête, (...) car, au lieu de lui répondre bien sagement comme tous mes devanciers par la négative, je lui assène tout de go et sans autrement réfléchir: «Alsacien». Immédiatement, je me rends compte de la bavure monstrueuse que je viens de commettre et des suites incalculables qu'elle pourrait avoir entraîné pour moi». Il n'y a finalement pas eu de suite fâcheuse à cette histoire.

Le 28 décembre marque la fin du RAD pour Paul Dibling. Dès le 2 janvier 1943, il est convoqué pour le conseil de révision. Grâce à sa mauvaise vue, il est classé *Garnisonsverwendungsfähig*. Le 15 janvier, il est convoqué à la caserne Stirn, à Strasbourg, en vue de son incorporation dans la *Wehrmacht*. Il est envoyé à Ulm, à la *Sanitätsersatzabteilung 5* et affecté à la 3<sup>e</sup> compagnie sanitaire. Là, les recrues sont dressées: «C'est le fameux



*Kadavergehorsam* - obéissance cadavérique - demandé à tout soldat allemand et il est certain que, si l'armée allemande a été en mesure de tenir si longtemps, malgré une infériorité numérique écrasante en personnel et en matériel, contre les Alliés, c'est en grande partie grâce à ce *Drill*<sup>2</sup> qui a habitué ses soldats dès leur incorporation à tenir tête à toutes les vicissitudes pouvant leur tomber dessus et surtout à leur inculquer le principe d'une obéissance aveugle et avilissante».

### L'infirmier et son fusil

Le 23 février, la compagnie est dissoute. Paul Dibling et une douzaine de camarades sont envoyés au *Reservelazarett* de Karlsruhe. Dès leur arrivée, ils sont informés qu'ils vont suivre des cours en vue de leur formation comme infirmiers. Paul Dibling est versé au service de médecine. Il prodigue des soins aux malades, tout en suivant ses cours, et passe avec succès son examen d'infirmier.

Le 28 septembre, il est muté à l'hôpital pour officiers de Wildbad, près de Pforzheim, en Forêt-Noire. Le 30 novembre, nouvelle mutation pour l'hôpital militaire de Bad

Peterstal, puis, à Bad Griesbach (Forêt-Noire). Il est affecté «au service de chirurgie avec comme infirmière chef une sœur alsacienne avec laquelle je m'entends à merveille». Au cours de son service là-bas, il apprend de l'adjudant que, depuis son séjour à Karlsruhe, il est qualifié dans son dossier personnel de *Aufwiegler* (fauteur de troubles, agent de sédition).

Ayant bénéficié d'une permission le 31 mai 1944, c'est de chez lui que Paul Dibling apprend, par la BBC, que les Alliés ont débarqué en Normandie. Ayant constaté que l'Alsace ne serait cependant pas libérée avant plusieurs mois, il renonce à désertir: «Les Allemands et surtout la Gestapo sont de plus en plus nerveux. En aucun cas je ne veux prendre la responsabilité de provoquer, si près de la fin du cauchemar nazi, la déportation de mes parents et de mes trois jeunes frères de sorte que, le 15 juin 1944, je quitte les miens pour ne les revoir qu'une année plus tard».

Le 28 juillet, Paul Dibling apprend qu'il doit se rendre à Ulm pour être affecté à la nou-



Paul Dibling.  
(coll. part.)

---

<sup>2</sup> Dressage.



vement constituée *Sanitätskompanie 1547* du *Volksgranadierregiment 547*. Le 5 août 1944, c'est le départ pour le front russe. «A mon grand étonnement, avant de monter dans les wagons, nous sommes tous gratifiés d'un fusil avec baïonnette, ceci à l'encontre des statuts de la Convention de Genève qui stipulent expressément que le personnel est interdit de port d'armes à l'exception des officiers et sous-officiers qui sont autorisés à porter un pistolet»<sup>3</sup>. C'est en gare de Strassburg, en Prusse orientale, qu'il apprend que Strasbourg a subi un terrible bombardement.

Quelques jours plus tard, la troupe arrive à Witisti, un village lituanien en bordure d'un lac du même nom, où doit être installé un *Hauptverbandplatz* (antenne chirurgicale où l'on apporte les premiers soins aux blessés provenant du front et sont pratiquées les opérations qui s'imposent). Paul Dibling est affecté à la salle d'opération et assiste au savoir-faire et au dévouement exceptionnel du docteur Stümpfel qui, même au milieu d'une bataille de char, poursuit son travail de chirurgien!

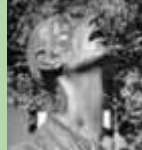
En peu de temps et sans aucune formation, Paul Dibling est promu anesthésiste. Puis il est chargé de «recevoir les blessés pour les débarrasser de leurs habits avant de les faire transporter dans la salle d'opération. Avec cela, je suis désigné pour soigner une vingtaine de blessés après leur opération et avant leur transport dans un hôpital de campagne ou, en cas de guérison, leur retour dans leur unité combattante». C'est à cette époque qu'il se lie d'amitié avec un Wurtembergeois, Fritz Schumacher.

### *Nachkommando et Kettenhund*

Puis, en octobre, l'avancée russe les oblige à se replier. Paul Dibling est désigné pour faire partie du *Nachkommando*, de l'arrière-garde. Les membres de ce *Kommando* ont pour mission de garder le matériel qui n'a pas pu être chargé jusqu'à ce que les véhicules reviennent les chercher. Encore faut-il que les chauffeurs puissent revenir et que les Russes n'avancent pas trop vite.

La retraite se fait jusqu'à un bourg de Prusse orientale, puis reprend sous le tir des chars russes. «C'est vraisemblablement à cette

<sup>3</sup> La page de son livret militaire portant la mention qu'il était en possession d'un fusil a été arrachée, quelques mois plus tard, par le secrétariat de la compagnie à Sonderburg (Danemark).



occasion qu'un cheval m'a sauvé la vie. En effet, heureusement pour moi mais malheureusement pour lui, ce cheval errant se trouve, au moment où l'obus éclate, entre celui-ci et moi-même, formant ainsi rempart de son corps et recevant toute la décharge».

C'est la débandade. Un *Kettenhund* tente, sous la menace, de retenir les fuyards pour qu'ils défendent une tranchée destinée à barrer le passage aux Russes. Paul Dibling parvient à lui échapper et se retrouve, avec sa compagnie, dans le village de Popiolka, en Pologne. Il est désigné pour aller en *Seuchenkommando* à Kuche (Kuzi) – c'est-à-dire déceler d'éventuelles maladies contagieuses parmi la population et d'isoler les personnes atteintes pour qu'elles ne contaminent pas les soldats allemands. C'est par ce biais qu'il prend contact avec les habitants et qu'il leur rend service.

Vers la fin du mois de novembre 1944, il apprend par les communiqués de la *Wehrmacht* que de violents combats se sont déroulés à Sarrebourg, puis à Saverne et enfin Strasbourg.

Le 13 décembre au soir, la compagnie se replie sur la petite ville de Kolno. Cette période est particulièrement marquée par l'opération d'un jeune garçon de Kolno, gravement blessé lors d'une attaque aérienne. Paul Dibling se souvient également de ces chars Tigres, flambants neufs et ultra modernes, tirés par des bœufs vers le champ de bataille pour économiser le carburant.

Le 24 décembre, il est nommé caporal. «Le reste de la soirée constitue le Noël le plus triste de toute ma vie. Depuis plus d'un mois, je suis sans nouvelles des miens, libérés du joug nazi, et d'autre part, j'ai devant moi un avenir pour le moins incertain. Il ne faut pas oublier que je me trouve, revêtu d'un uniforme abhorré, dans une position des plus dés-



Char «Tigre» en Russie (photo paru dans les *Strassburger Neueste Nachrichten* du 26.11.1943).  
(Coll. particulière)



Le redouté char russe T 34 (Musée de l'Abri de Hatten).

(Photo N. Mengus)

agréable, puisque encerclé par les unités russes et de ce fait considéré comme leur ennemi au même titre que les Allemands».

«Bientôt, sous les coups de boutoir des troupes russes, le front se met de nouveau en mouvement et ainsi commence pour nous une vraie odyssée, en l'occurrence la traversée à pieds, en un peu moins de trois mois, de toute la Prusse orientale en une période hivernale avec des températures que l'on peut qualifier de sibériennes (...). Mon occupation dans l'antenne chirurgicale durant la période d'août 1944 à mai 1945 a été de nature à me faire voir beaucoup de misère, mais la vision dantesque de ces longues files de réfugiés, ces pauvres enfants qui pleuraient de froid et de fatigue, pauvres êtres innocents,

victimes de la bêtise humaine et de la cruauté d'hommes irresponsables et inhumains, est absolument insoutenable, d'autant plus que je ne peux rien faire pour leur porter secours».

Paul Dibling se remémore sa rencontre avec des prisonniers français, désormais libres, qui attendaient d'être pris en charge par les Russes. Il refuse cependant de se joindre à eux de peur de tomber aux mains de l'Armée Rouge et d'être pris pour un volontaire français.

Le 1<sup>er</sup> avril 1945, la troupe arrive à Heiligenbeil, «un petit port donnant sur le „Frische Haf“, un bras de la mer Baltique, séparé de celle-ci par un isthme venant de Dantzig, prénommé la „Frische Nebrung“. Sous un feu nourri de l'artillerie russe, nous nous rendons directement au port» pour rejoindre Pillau. Pendant la traversée, la barge subit une attaque d'une dizaine d'avions soviétiques. Puis la compagnie remonte la „Nebrung“, pendant une vingtaine de kilomètres en direction de Dantzig, pour installer une nouvelle antenne chirurgicale. Là sont soignés les



blessés qui viennent des troupes allemandes encerclées en Prusse orientale. Paul Dibling sert notamment d'aide à la table d'opération. Le travail est immense tant les blessés sont nombreux; leur nombre ne cesse d'augmenter jusqu'à ce que les Russes soient devenus les maîtres de toute la Prusse orientale.

### Deux cadavres sur la plage

Bénéficiant d'une période de repos, Paul Dibling s'adonne à la promenade sur les plages de la Baltique. «C'est ainsi qu'un matin (...), je tombe inopinément sur les corps de deux femmes, l'une pouvant être âgée de 45 ans, l'autre de près de 20, gisant dans le sable, vraisemblablement amenées à cet endroit par les vagues de la mer. Comme à ce moment passent deux *Waffen SS*, je leur déclare qu'il serait bienséant de procéder à l'enterrement de ces pauvres victimes de la tourmente que nous vivons. Je tombe des nues quand un de ces individus menace tout de go de me fusiller si je me hasardais à enterrement ce *Judengesindel* - cette «racaille de Juifs». C'est alors que je me rappelle du bruit qui a couru ces derniers jours au sujet de quelques dizaines de Juifs, embarqués sur un bateau,

qui aurait été volontairement coulé en Mer Baltique».

Puis c'est le départ pour Dantzig et son port, unique moyen d'échapper à l'encerclement par les Russes. Vers la fin du mois d'avril, Paul Dibling débarque à Copenhague, au Danemark. Pendant son séjour, il envisage de désertir, mais avant de pouvoir concrétiser ce projet, il embarque à bord de l'«Hestia» pour le port de Rostock afin d'embarquer des blessés venant du front de Berlin. Parmi eux se trouve son camarade de l'Ecole normale, Alphonse Deiss, de Haguenau, hélas grièvement blessé. C'est sous le tir des mitrailleuses russes que le bâtiment est remorqué vers la haute mer pour rejoindre le port de Sonderburg, au Danemark, «non loin de la frontière allemande et de la ville de Flensburg». A chaque fois qu'il le peut, il rend visite à son ami Alphonse Deiss qui devait décéder de ses blessures.

Puis, «les troupes anglaises ont libéré Sonderburg, ce qui n'a absolument pas le moindre effet sur notre vie quotidienne, sauf qu'il nous est interdit de quitter la caserne à la



porte de laquelle des résistants danois montent la garde». Paul Dibling, même après l'Armistice du 8 mai 1945, continue de s'occuper de ses patients.

### Enfin libre!

Au moment du départ pour s'en retourner chez lui, il prend congé des camarades avec qui il a vécu et travaillé pendant 10 mois. «Bien qu'Allemands, [ils] ont montré à mon égard, tout en sachant que je me considérais comme français, et connaissant mes sentiments concernant l'idéologie nazie, un esprit de tolérance, voire même d'amitié pour certains d'entre eux, comme la petite infirmière Elke, Fritz Schumacher et le prêtre Paul Möller». Le chemin du retour passe par Flensburg, Hambourg («Aucun des occupants de notre coupé ne reste insensible à cette vue terrifiante»), Bruxelles et Lille. «Dans cette ville, nous passons devant une commission et nous subissons un interrogatoire destiné à repérer d'éventuels faux Alsaciens ou Lorrains ou même les engagés volontaires dans les *Waffen SS*. Puis nous touchons enfin des habits civils et il nous est donné d'avertir nos familles de notre pro-

chain retour au moyen d'un télégramme». Paul Dibling retrouve sa famille à Strasbourg le 15 juin 1945. Contraint d'abandonner l'espoir de reprendre ses études, il devient secrétaire copiste au Recrutement de Strasbourg, puis, le 16 février 1946, commis d'Administration stagiaire à la Ville de Strasbourg.

Après avoir suivi durant trois années les cours de l'Ecole Pratique d'Administration à l'Université de Strasbourg et obtenu le diplôme d'Etudes administratives, il se présente en 1953 au concours de Secrétaire général à la mairie de La Wantzenau où il est admis et occupe ce poste durant 30 ans.

Depuis la parution de son livre, Paul Dibling œuvre pour une meilleure connaissance de l'Annexion et de l'incorporation de force grâce aux conférences qu'il donne sur le thème de «L'Alsace sous le joug nazi».